Culture & Société

Scène

L'Opéra se dévoile aux jeunes migrants

A Lausanne, une vingtaine de requérants d'asile hébergés par l'EVAM ont découvert les coulisses de «L'enfant et les sortilèges». Reportage

Isabelle Ravussin, responsable jeune public de l'Opéra de Lausanne (au centre), présente les coulisses au groupe d'adolescents de l'EVAM.

Matthieu Chenal Textes
Philippe Maeder Photos

«J'ai envie de tirer la queue du chat et de couper celle de l'écureuil», chante l'enfant furieux au début de *L'enfant et les sortilèges*, l'opéra de Maurice Ravel. Mais comment dit-on «écureuil» en tigrinia, la langue officielle de l'Erythrée? Question saugrenue a priori. D'ailleurs cet animal existe-t-il seulement dans ce pays d'Afrique dont la dictature fait fuir ses enfants? Ce banal obstacle auquel se heurte la traductrice montre le défi qu'elle relève à faire découvrir l'art lyrique à une équipe de jeunes migrants, pour la plupart issus d'Erythrée, de Somalie et d'Afghanistan.

L'Opéra de Lausanne ne se contente pas de programmer chaque année une production à l'intention des enfants, comme *L'enfant et les sortilèges*, à l'affiche depuis hier. Dans ses activités régulières, Isabelle Ravussin, responsable jeune public, accueille très souvent des enfants lors des Mercredis de l'Opéra et des ateliers lyriques. Mais elle n'avait encore jamais organisé de visite guidée comme celle de mardi, qui réunissait une vingtaine d'adolescents non francophones, tous hébergés dans les foyers pour mineurs non accompagnés de l'EVAM, l'Etablissement vaudois d'accueil des migrants. «Certains sont en Suisse depuis un an déjà, explique Evi Kassimidis, porte-parole de l'EVAM, mais la plupart sont arrivés depuis deux ou trois mois. Tout est nouveau pour eux.»

Les jeunes requérants d'asile ont notamment découvert l'atelier de couture.

Ce projet totalement inédit est né de l'enthousiasme des bénévoles de la Jeune Chambre internationale (JCI). Julie Lloansi, présidente de la section lausannoise, et son collègue Romain Rassiat avaient envie de monter un projet autour des enfants et de l'opéra, en essayant de toucher un nouveau public.

Ouvrir le maximum de champs

Dans leur recherche, c'est Evi Kassimidis qui a saisi l'opportunité. «Nous n'avons qu'un budget minime pour les animations. Comment ne pas être enthousiasmé par cette initiative généreuse et gratuite! Mais nous avons voulu aussi orienter les jeunes sur les métiers de l'opéra et leur ouvrir le maximum de champs possibles pour leur avenir.»

Avec des mots simples traduits en tigrinia, en anglais ou en farsi, Isabelle Ravussin leur fait découvrir la salle, que tous trouvent belle et grande. Après leur avoir raconté l'histoire de l'opéra, l'équipe monte sur scène. «Faites attention de ne pas marcher sur les décors, c'est fragile!» Tout bouge dans ce dédale de fausses parois et de tentures. Forcément timides et gênés pour répondre aux questions, les adolescents partent en fou rire en découvrant les costumes surréalistes prévus pour les différents personnages. Il y a là le fauteuil, les chapeaux, une tasse et une théière, les masques des chats, de la grenouille avec ses yeux en passoire et de la chauve-souris (pas besoin de traduire Batman!). Gros succès aussi dans la loge du maquillage et des perruques, déclenchant les flashs des portables. A l'issue de la visite, il est difficile de savoir ce que ces enfants déracinés retireront de ce nouveau choc culturel. «Nous ferons tout ce qui est possible pour concrétiser leurs intérêts», assure Julie Lloansi, déterminée.

Lausanne, Opéra
Ve 6, sa 7 (19 h), di 8 (17 h), me 11 (15 h et 19 h)
Loc.: 021 315 40 20
www.opera-lausanne.ch

Un univers hybride inquiétant

● **Eclairage** Conte musical merveilleux décrivant un univers panthéiste où les objets s'animent, les animaux parlent, où les princesses et les chiffres sortent des livres, *L'enfant et les sortilèges* n'est pas qu'un divertissement brillant, avec sa succession de danses humoristiques. L'air de rien, Ravel fait de sa fantaisie lyrique, sur le livret de Colette, une plongée dans l'inconscient, réveillant fantasmes et cruautés enfantines.

Le metteur en scène Benjamin Knobil l'a bien compris, lui qui a poussé le décorateur Jean-Marie Abplanalp et le costumier Sébastien Guenot à déployer un univers sombre et à créer des espèces de chimères mi-hommes mi-bêtes. «Nous nous sommes retrouvés pour créer un monde un peu à la Tim Burton», nous confiait Sébastien Guenot en 2010, lors des premières représentations de cette production.

La visite des jeunes requérants d'asile, séparés de leur famille et dont on imagine mal les souffrances endurées au cours de leur voyage, met aussi en lumière la violence de certaines paroles de l'opéra. «Songez surtout au chagrin de Maman!» Les mots affectés et manipulateurs de la Mère prennent soudain un sens littéral, au même titre que les arbres du jardin aux glissandi gémissants: «Nos blessures, nos blessures. Elles sont fraîches, et saignent encore de sève!»

Comment entendre la menace du feu qui chante «Arrière! Je réchauffe les bons, mais je brûle les méchants! Gare à toi!»? Les animaux démunis rappellent heureusement cet espoir porté par l'Enfant: «Il sait, lui, guérir le mal.»

Antoine Jaquier défend une littérature en prise avec l'actu

Prix des lecteurs 2/6

L'auteur d'«Avec les chiens», roman bâti autour de la figure d'un pédophile meurtrier et sélectionné par le Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne, va à la rencontre du public ce samedi

A la fin de l'entretien, Antoine Jaquier s'inquiète de savoir si l'article sera «gentil». L'air de rien, l'auteur du récent *Avec les chiens* (Ed. L'Age d'Homme), l'un des six livres sélectionnés par le Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne 2016*, craint un peu pour son statut tout frais d'écrivain romand en vue. A Lausanne, dans un Café des Artisans où les sets de table sont à la gloire de sa prose, le quadragénaire qui a vendu plus de 3500 exemplaires de son premier roman (*Ils sont tous morts*, Prix Edouard Rod 2014) montre aussi les coupures de presse le concernant sur son smartphone et rappelle qu'une vente de 1000 unités correspond déjà à un succès en Suisse romande. «Les gens se passent les livres, vont à la bibliothèque», argumente-t-il pour estimer le nombre de ses lecteurs à «au moins 10 000».

Il serait injuste de ne voir dans ses préoccupations que narcissisme. Ecrivain presque par accident suite à un défi de ses potes – «même pas cap'» –, Antoine Jaquier tient à démontrer que les thématiques trash de ses livres – la drogue dans *Ils sont tous morts*, le crime dans *Avec les chiens* et son pédophile meurtrier – ne suivent pas une logique du buzz à tout prix. «Lors de séances de signatures, je recueille beaucoup de témoignages de gens qui ont vécu des choses similaires.»

Il réfute toute velléité sensationnaliste: «J'ai été travailleur social, la conscience sociale fait partie de mes bouquins. La Suisse est peut-être le pays le plus heureux du monde, mais une visite au CHUV suffit à réaliser que la souffrance en fait aussi partie. J'ai la fibre pour les sujets forts.»

Désormais pris au jeu, l'animateur socioculturel dilapide tous ses week-ends et ses vacances à la rédaction de son troisième livre, qui mettra en scène une bande de jeunes avec une blogueuse mode et un photographe accro au jeu. «L'enfer des 25-30 ans», résume-t-il, tout en essayant «de s'appuyer sur l'actu. Mais c'est casse-gueule: tout change vite». Dans sa jeunesse, *Bleu comme l'enfer*, de Philippe Djian, le pousse à s'essayer au récit court – il se souvient d'avoir participé à un concours de nouvelles du Bleu Lézard, malencontreusement annulé car il en était le seul participant! Ces dernières années, il a retrouvé l'écrivain français lors de deux ateliers d'écriture suivis à Genève, profitant de l'occasion pour lui soumettre les trois premiers chapitres de son dernier livre.

Antoine Jaquier assume faire partie d'une génération éveillée à la littérature par Hubert Selby Jr, Michel Houellebecq, Virginie Despentes ou Frédéric Beigbeder. «C'était rock'n'roll. Les classiques, je les ai lus ensuite, pour voir ce que c'était plus que par passion de la lecture.» Renvoyant Proust au rôle de monument aimable, il tue sans complexe les pères historiques des lettres, appelant de ses vœux «un basculement de la littérature au XXIe siècle». L'écrivain vaudois ne se pose pas en styliste. Plutôt adepte de la «simplicité, des phrases courtes, harmonieuses», il ne crache pas sur l'«élégance».

> «J'ai été travailleur social, la conscience sociale fait partie de mes bouquins»
> **Antoine Jaquier** Ecrivain

Présenté comme l'une des figures d'une nouvelle génération d'écrivains romands, il récuse l'appartenance, le réseau. «La seule personne qu'il m'arrive de croiser, c'est Quentin Mouron, un génie actuel dans la littérature suisse. Il n'a que 25 ans, mais, dans les quarante ans à venir, tout le monde devra s'incliner.» L'admiration est on ne peut plus limpide.

Quant à Jérôme Meizoz, concurrent du Prix des lecteurs qui avait signé une tribune pour mettre en doute la valeur de cette nouvelle génération d'auteurs, il en sourit. «Ce n'est pas la littérature qui change, mais le monde. Il suffit de penser aux réseaux sociaux. On ne peut pas toujours faire des livres sur le Valaisan là-haut dans son village qui découvre la ville en bas.»
Boris Senff

* **Lausanne, Cercle littéraire**
Rencontre brunch dans le cadre du Prix, sa 7 novembre (11 h)
Inscription: prixdeslecteurs@lausanne.ch
www.lausanne.ch/bibliotheques

Antoine Jaquier sera samedi au Cercle littéraire de Lausanne. MULLER/LDD

Christophe Boltanski reçoit le Prix Femina

Littérature

Journaliste au «Nouvel Observateur», l'auteur a été récompensé hier pour son premier roman

Le Femina choisit un homme… La déception se faisait sentir chez certain(e)s internautes hier, après l'attribution du Prix à Christophe Boltanski pour son roman *La cache*. C'est que le comité originel – uniquement constitué de femmes, une tradition qui perdure aujourd'hui – s'est constitué en 1904 en réaction au Prix Goncourt, qui se destinait à ne saluer que des écrivains mâles. Pourtant, depuis, 66 auteurs ont reçu le Femina, contre 39 écrivaines. Une proportion qui reste toutefois plus favorable aux femmes que les autres grands prix, révèle une analyse du site lemonde.fr hier.

Journaliste au *Nouvel Observateur*, Christophe Boltanski – fils du sociologue réputé Luc Boltanski et neveu du célèbre plasticien Christian – signait son premier roman. Dans *La cache*, il retrace son passé familial, en partant de la maison de ses grands-parents, rue de Grenelle à Paris. Chaque pièce, escalier, cour et grenier compris, révèle ses anecdotes.

L'auteur mêle ses propres souvenirs et émotions à la froideur factuelle des actes de naissances ou des fiches de police qu'il redécouvre. Il conte des histoires lumineuses, comme les vacances avec ses grands-parents parcourant des milliers de kilomètres dans la minuscule Fiat 500 Lusso, à l'intérieur de laquelle toute la tribu se tassait joyeusement. On lit aussi des récits plus sombres, comme celui de «la cache», ce petit espace aménagé sous le sol entre la salle de bains et la chambre à coucher, dans laquelle se réfugiait le grand-père juif de l'auteur pendant la Seconde Guerre mondiale.

Plutôt bien écrit, le roman lasse toutefois. Les histoires de famille, passionnantes pour ceux qui les écrivent, ne le sont pas toujours pour ceux qui les lisent. En tout cas, *La cache* a conquis le jury du Femina.

Quant au Prix Femina de l'essai, il a été attribué à Emmanuelle Loyer pour *Claude Lévi-Strauss*, et le Femina du roman étranger est allé à Kerry Hudson pour *La couleur de l'eau*.
Marianne Grosjean

La cache
Christophe Boltanski
Ed. Stock, 335 p.

«Le public de théâtre est bousculé dans ses habitudes, sa curiosité attisée»

Scène

La Grange de Dorigny a lancé sa nouvelle saison, qui promet de nombreuses rencontres artistiques alléchantes. Interview

Le Théâtre La Grange de Dorigny a allumé ses feux il y a deux semaines, avec *Le voyage d'Alice en Suisse*. Après cette pièce contemporaine signée Lukas Bärfuss, place à un classique, dès jeudi, grâce aux *Acteurs de bonne foi*, de Marivaux, par Le Théâtre des Osses *.

Le grand écart entre les époques est l'une des marques de fabrique de la salle universitaire, qui se donne comme but de «tiller les idées» sur le campus. Dominique Hauser, qui codirige le théâtre universitaire en collaboration avec Marika Buffat, s'en explique.

Dominique Hauser
Codirectrice de la Grange deDorigny

La saison dernière, votre taux de remplissage a dépassé 90%. Quelle est la recette de votre succès?

Cette fréquentation nous a ravies, bien entendu, mais surprises, aussi. Car il n'existe aucune recette. Notre saison était variée et proposait plusieurs créations ou coproductions qui ont attiré du monde. Plus généralement, on profite de la nouvelle dynamique qui touche la scène théâtrale lausannoise, avec les changements de direction effectués à la tête de Vidy et, depuis peu, au Kléber-Méleau. C'est très positif. Cela crée de l'émulation. On sent le public prêt à se déplacer. Il est bousculé dans ses habitudes et sa curiosité se trouve attisée.

Comment se positionne La Grange dans ce paysage très versé sur les formes contemporaines?

Nous restons fidèles aux attentes liées à notre mission de théâtre universitaire. Il faut que le corps enseignant puisse s'appuyer sur ce que l'on présente. Le texte, les auteurs ou encore les thèmes de société forts ont une place importante à La Grange. Chaque saison, nous faisons des propositions avec l'espoir qu'elles rebondissent au sein de l'Uni, en essayant de toucher toutes les facultés, des Lettres à l'économie. Cette mission constitue notre spécificité et nous éloigne, naturellement, de la ligne très contemporaine qui encourage un théâtre performatif. Mais, avant tout, nous nous laissons guider par nos goûts et les rencontres, en tissant aussi des liens sur le long terme avec certains artistes.

Et vers quoi vous ont précisément poussé vos goûts, cette saison?

Cette année, aucune ligne thématique forte ne traverse la saison. Même s'il y a des classiques tirés du répertoire, notre programmation reste très éclectique avec de nombreuses intrusions dans les textes contemporains. Parmi les fidèles de La Grange, on retrouve justement, cette semaine, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier qui viennent avec Marivaux. En avril, Vincent Bonillo présentera *$.T.O.r.M*, inspiré de *Théorème* de Pasolini. C'est peut-être le projet le plus intrigant de notre saison. Le Théâtre de l'Ecrou revient, également, avec un western au féminin, *Wild West Women*, un feuilleton qui s'annonce très drôle, joué par une comédienne et une bruiteuse sur trois jours, avec une intégrale le samedi. On attend également beaucoup de *Mamma Helvetia*, du Grison Christian Scharegg, joué dans les quatre langues nationales. C'est un projet que l'on suit depuis le début. Ou encore *Imaginer les lézards heureux*, nouvelle création de Ludovic Chazaud, en résidence à Dorigny.
Gérald Cordonier

* **Lausanne, Grange de Dorigny**
Je 5 et sa 7 (19 h), ve 6 (20 h 30) et di 8 nov. (17 h). Complet.
Rens.: 021 692 21 24
www.grangededorigny.ch

Conférences et projections décortiquent les effets spéciaux

Cinéma

Les trucages optiques et sonores sont à l'honneur au Bellevaux à Lausanne

Des effets spéciaux dans un film, c'est devenu banal au point qu'on ne les remarque même plus. L'association lausannoise Trafic, qui promeut et soutient des projets dans divers champs artistiques, a décidé de braquer le projecteur sur ces artifices pour les décortiquer. S'installant au Cinéma Bellevaux à Lausanne pour l'occasion, elle propose des conférences, mais aussi évidemment des projections.

«Nous sommes partis des films pour voir comment, à travers des images animées, des créateurs ont réussi à inventer de nouvelles formes visuelles. Nous avons voulu analyser comment ces films sont faits et ce qu'ils ont à nous dire», détaille Jean-Michel Baconnier, cofondateur de Trafic. *Blow-Up*, de Michelangelo Antonioni, *Blow Out* de Brian De Palma, *Le prestige* de Christopher Nolan ou *Avalon*, ovni cinématographique fascinant de Mamoru Oshii, figurent au casting. Tout comme *Mondwest*, de Michael Crichton, qui marque l'emploi, pour la première fois au cinéma, en 1973, de l'image numérique.

Dans «Mondwest» (1973), de Michael Crichton (di à 13 h 30), Yul Brynner inaugure l'image numérique au cinéma. AFP

Du côté des conférenciers, l'historienne des trucages et effets spéciaux Réjane Hamus-Vallée observera la transition de la prestidigitation aux trucages mécaniques, puis numériques. Enrico Pitozzi, spécialiste de la «motion capture», analysera les nouvelles formes de présence à l'écran à partir des technologies reliées au corps de l'acteur et du performeur. Julien Dumont, cofondateur du studio genevois dbFx, présentera son métier de créateurs d'effets spéciaux. Enfin, l'artiste Michael Snow confrontera métamorphoses physiques et transformations numériques de l'acteur dans un film expérimental.
Caroline Rieder

Lausanne, Cinéma Bellevaux
Du 6 au 8 nov., ve dès 14 h, sa et di dès 10 h 30. Programme détaillé:
www.trafic.li

En diagonale

Une récompense pour Alexandre Fontaine

Histoire Veveysan né et formé à Fribourg, l'historien des transferts culturels Alexandre Fontaine, 39 ans, recevra le 16 novembre prochain à Paris le Prix Louis Cros 2015, doté de 10 000 euros, qui vient de lui être décerné. L'Académie des sciences morales et politiques l'a récompensé pour son livre *Aux heures suisses de l'école républicaine*, paru chez Demopolis en mars 2015. Dans son ouvrage, Alexandre Fontaine propose une relecture des relations pédagogiques franco-suisses, éclairant notamment l'apport en France de médiateurs actifs dans le sillage du pédagogue fribourgeois Grégoire Girard – dit le Père Girard – et de son élève Alexandre Daguet. **G.SD**